ter contre l'organisation sociale de la parole (la famille, l'école, la religion, le droit, l'usine, la police...), qui donne pourtant son sens aux mœurs de la bourgeoisie. Ce que les avant-gardes ne toléraient pas, dans la bourgeoisie, ce n'est pas son statut social, ce sont ses goûts esthétiques et littéraires. Ce qui explique que les artistes aient pu être radicaux dans la critique de la syntaxe et conservateurs, voir fascistes ou staliniens, dans la critique de l'injustice.

Produisant une littérature absurde ou surréelle, les artistes ont déstructuré la langue écrite, mais ils n'ont pas remis en cause les perspectives de la linguistique : l'écriture, même déstructurée, est restée pour eux le seul rapport concevable à la langue. Quelle que soit la violence de leurs provocations, ce qu'assumaient finalement les avant-gardes, ce n'est pas l'homme aliéné, mais l'*expérience intérieure*.

La difficulté de se soustraire à la parole soumise me fait juger puériles les expériences phonétiques des dadaïstes. Les artistes sont passés à côté de la question : en critiquant et en détruisant l'art et la culture, non seulement ils ont épargné la bourgeoisie, mais ils ont réalisé son programme.

Je ne reproche pas aux artistes d'avoir fait de l'art, je leur reproche leurs prétentions radicales. La magie s'est envolée, je me sens trahi, et j'ai décidé que, de gré ou de force, je ferais entrer mes obsessions de justice dans l'univers de la culture. Sinon à quoi bon être humain?

Cette attitude critique vis-à-vis de l'écriture peut paraître déplacée de la part de quelqu'un qui passe l'essentiel de son temps à rédiger des *artichauts*. Je conçois que cela demande quelques explications. En 1993, j'ai recommencé à écrire parce que je ne voulais pas que mes jours se passent à jouer

au vogelpick en buvant de la bière et en écoutant Johnny, comme le font certains chômeurs bruxellois.

Après cinq années d'expérience, je m'aperçois que lorsqu'on s'adonne à l'activité d'écrire avec régularité et intensité – je passe à cette activité le même temps que je passais à faire de l'ajustage (le chômeur doit mériter ses indemnités) – on devient plus exigeant avec soi-même. On cherche ses mots, notre vocabulaire s'enrichit, le temps s'approfondit et l'espace s'élargit. L'écriture nous procure une idée de l'infini et de l'éternité, elle nous transforme.

Dans *Le Visage vert* Gustav Meirink faisait dire à l'un de ses personnages : *« Il est curieux que, plus on devient riche en événements intérieurs, moins on peut donner aux autres. Je m'éloigne de plus en plus des hommes jusqu'à ce qu'arrive, subitement, le moment où ils ne pourront plus entendre ma voix. »*

Même s'il ne me reste plus assez de temps pour acquérir un vocabulaire suffisamment riche pour me propulser hors de cette galaxie, je ressens ce danger d'éloignement ainsi que la nécessité de conserver le contact avec mes lecteurs. C'est pourquoi, à défaut de pouvoir écrire des romans, je m'efforce de réduire les abstractions de l'idéalisme en termes simples de la vie quotidienne.

Ce désir de maintenir le contact me confronte évidement aux questions de la langue. Cependant – et même s'il est toujours possible de se perfectionner – comme la plupart de mes semblables, j'aborde ces questions avec les outils que l'école primaire m'a donnés. L'écrivain professionnel qui connaît les lois de la syllepse homonymique virtuelle, de l'hyperbate, du chiasme paronymique ou de l'étymologie déceptive, est mieux outillé pour séduire que moi qui hésite

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 42
Série L'expérience extérieure
Bruxelles, décembre 1998

LA POSITION DU CHÔMEUR COUCHÉ QUI JETTE DES BOUTEILLES À LA MER

Manifeste

Yves Le Manach

cation » (Georges Bataille).

Contrairement aux avant-gardes qui se contentaient d'opérer un déplacement à l'intérieur de la langue, je voudrais me déplacer dans son organisation sociale. De quelle manière sommes-nous organisés dans une usine, dans un syndicat, dans une église, à l'école, dans un tribunal, en famille, dans un supermarché, à la Ligue des Droits de l'homme ? Que signifie s'asseoir sur des chaises, dans une pièce, pour par-ler ? Quelle dimension de notre humanité expérimentons-nous quand nous distribuons un texte ou quand nous prenons la parole pour nous adresser à des étrangers ?

Heidegger écrivait, dans sa *Letttre sur l'humanisme* : *« Si plantes et animaux sont privés du langage, c'est parce qu'il sont emprisonnés chacun dans leur univers environnant, sans être jamais librement situés dans l'éclaircie de l'Être. Or seule cette éclaircie est le monde. »*

Je ne revendique pas la diminution du temps de travail ou l'augmentation des salaires, je ne prêche pas pour une nouvelle vérité religieuse ou philosophique, je demande simplement que l'éclaircie reste claire.

Note :

1) Mikhail Bakhtine, Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique, paru, pour cause de censure stalinienne, sous le titre : Le marxisme et la philosophie du langage, Léningrad, 1927. Première traduction française : Editions de Minuit, 1977.

PROCHAINEMENT :

N'HESITONS PAS A ELIDER LES VOYELLES
ET LES CONSONNES
DANS L'ENONCE DES FAITS SOCIAUX

à utiliser l'imparfait du subjonctif. Je me débrouille avec ce que j'ai.

Contrairement aux avant-gardes littéraires, je ne confonds pas la rigueur de la langue avec sa manipulation par le pouvoir. L'autorité de la langue ne me dérange pas, elle me laisse libre de lire qui je veux : les *Oraisons funèbres* de Bossuet ou les *Œuvres complètes* de Staline. Je ne reproche pas à la langue sa rigueur, sans règles, elle ne nous permettrait pas d'essayer de nous comprendre, ce ne serait pas une langue. Ce que je critique, c'est le mode de communication capitaliste, sa conception de l'organisation sociale de la parole et de la représentation.

Les événements de ma vie se passent dans le quartier du *Coin Oublié*. Comme il ne s'y passe jamais rien, je suis comme un naufragé sur une île déserte, ma parole est sans usage public. Mes *artichauts* sont donc comme un message dans une bouteille que l'on jette à la mer.

J'ai commencé à publier ces *artichauts* lors de l'*atelier emploi* créé par la Ligue des droits de l'homme, afin d'affirmer ma présence dans un débat qui se prêtait mal à la liberté de parole. Je les ai d'abord conçus comme un moyen d'exercer mon droit à la liberté individuelle d'expression. J'avais l'intention de parler de jardins, mais je n'avais pas de perspective précise. Je commence à pressentir ce que je fais.

Mes *artichauts* me permettent d'intervenir dans les réunions auxquelles il m'arrive de participer si le temps s'y prête. Je suis à proximité du rivage et je livre mon S.O.S. à domicile. Par cette stratégie je me soustrais non seulement à l'éditeur, à l'imprimeur, au diffuseur et au libraire, mais je me mets en mesure de revendiquer une part légitime de pouvoir

gères mortes fossilisées dans une forme *écrite* (le grec, le latin...). La philologie *« est née et s'est nourrie des cadavres de ces langues écrites »*.

De la même manière que la philologie a construit ses outils à partir des langues *étrangères mortes écrites*, la linguistique, utilisant les mêmes outils, *« étudie les langues vivantes comme si elles étaient mortes et la langue maternelle comme si elle était étrangère. »*

La linguistique écarte le langage (jugé hétérogène) et la parole (considérée comme un acte individuel anarchique menaçant la norme), pour ne conserver que la langue (objet abstrait et idéal) dans ses manifestations écrites (syntaxe, grammaire, orthographe, ponctuation, etc.) de préférence littéraires. La linguistique privilégie les phénomènes de la parole écrite et les édifie en une norme stable, extérieure aux phénomènes de la parole verbale. Ainsi les peuples sans écriture et les analphabètes n'auraient pas de rapports avec leur langue. Ce qui est idiot.

Dans sa volonté de faire de la langue une référence neutre, indépendante des faits sociaux, la linguistique occulte les échanges verbaux. Notre langue maternelle nous est rendue étrangère, c'est un outil dont nous devons nous emparer, et non plus un rapport vivant avec notre entourage.

Les futuristes, dadaïstes, surréalistes, constructivistes, lettristes..., confrontés à l'inertie d'une langue dominée par la bourgeoisie, ont vu dans cette langue une forme autoritaire. Ils ont voulu changer la langue, révolutionner les mots, détruire le langage... Pourtant, s'ils ont éprouvé le besoin de se révolter contre l'organisation de la langue écrite (la grammaire, la syntaxe...), ils n'ont pas ressenti celui de se révol-

propre à satisfaire mon goût du risque et de l'aventure.

Les *artichauts* ne sont pas seulement une tentative pour entrer en contact avec l'écriture, une *expérience intérieure*, ils expriment aussi une aspiration à rejoindre mes semblables dans leurs tentatives d'organiser leur parole. Ce dont je suis en quête, ce n'est pas seulement du style dans l'écriture, c'est de la méthode dans la rencontre.

Forts de leurs déconstructions littéraires, les artistes ont constaté l'absence du prolétariat dans la littérature. Ils en ont conclu que les prolétaires, n'ayant pas de rapports à la littérature, n'avaient pas de rapports au langage, donc pas de dignité humaine. Dès lors ils les ont abandonnés à leurs injustices, à leurs revendications et aux socialistes.

Alors que, capitalistes ou prolétaires, la plupart de nos échanges sont des échanges verbaux, (même les cours de littérature se donnent oralement), les artistes, trop longuement alphabétisés, ne pouvaient concevoir la communauté de langage autrement que comme une communauté d'écrivains. Ils n'ont pas été capables de concevoir que la lutte pour la justice, parce qu'elle apparaît sous la forme mystifiée de conflits économiques et syndicaux, est aussi un conflit de langage : les pensées des protagonistes n'utilisent pas la même partie du dictionnaire.

Si la lutte contre l'injustice révèle un conflit de *langage*, alors elle révèle aussi un conflit de *culture*, elle exprime le même désir secret que celui des artistes : reconnaître et être reconnu. Un beau conflit social, capable de mettre en valeur la richesse du vocabulaire, serait aussi une manifestation culturelle ; l'instant sublime où *« la chance nous porte et, divinement, nous éclaire des lueurs furtives de la communi-*

POUR EN FINIR AVEC LES AVANT-GARDES LITTÉRAIRES

Même si mes goûts d'enfant me poussaient vers les vitrines du Bon Marché (surtout à la période de Noël), le fait d'avoir vécu dans un quartier d'antiquaires, de galeries de peintures, d'éditeurs et d'institutions religieuses, m'a initié aux pendules Napoléon III, à l'art saint-sulpicien et aux outrances de l'art moderne avant même d'avoir l'occasion de mettre les pieds au Musée du Louvre.

La richesse de cet environnement ne m'a pas épargné la blessure de l'école républicaine et j'ai passé un bon nombre d'années à faire de l'ajustage, à rechercher de l'ajustage ou à tenter de le fuir. Le quartier de mon enfance s'est éloigné, j'ai pris mes distances avec les avants-gardes artistiques et littéraires, pourtant, jusqu'il y a peu de temps encore, je considérais que leurs productions outrancières faisaient implicitement partie de ma culture.

Je bénéficie aujourd'hui du fragile privilège du chômage. Etant disponible et pauvre – conditions idéales pour exercer sa créativité – et comme il faut bien qu'assis ou couché le chômeur s'occupe, assis ou couché, régulièrement, j'écris et je m'interroge sur le rôle de l'écriture. Je m'aperçois que les techniques d'écriture avant-gardiste ne me sont d'aucune utilité pour poser la question qui m'obsède, celle de l'injustice. Je prends conscience du fait que cette question échappe à l'univers de la culture. Tous ces manifestes, que j'avais perçus comme des révoltes n'étaient en réalité que l'expression d'un artisanat littéraire.

Mikhail Bakhtine expliquait en 1929 (1) que la linguistique est née de la philologie et de l'étude de langues étran-